Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 36 (1944)
Heft: 11

Artikel: Écrivains et poètes du peuple
Autor: Frey, Constant
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-384408

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mais la tâche principale de l'université ouvrière reste à mes yeux la *culture ouvrière*. Et celle-ci sera vraie dans la mesure où, au fur et à mesure de ses progrès, l'ouvrier respectera davantage la science, admirera davantage l'art, parce qu'ayant appris à penser et à juger par lui-même, il saura combien sont difficiles à atteindre le vrai et le beau.

Ecrivains et poètes du peuple.

Par *Constant Frey*.

Il peut sembler bien prétentieux, de la part d'un secrétaire syndical, d'avoir accepté — en guise d'ouverture à un cours de bibliothécaires — la tâche de parler des écrivains et poètes du peuple. Charles Schürch m'a obligé de la sorte, pendant quelques soirées, à oublier un peu le problème ardu des rapports entre les prix et les salaires, l'angoissante menace du chômage d'après-guerre, voire la prochaine bataille pour l'assainissement des C. F. F., et ce grand espoir du peuple travailleur: la réalisation de l'assurance-vieillesse; autrement dit, à oublier l'action syndicale pour refaire l'inventaire des lectures emmagasinées depuis la Bibliothèque rose jusqu'au dernier C.-F. Ramuz...

Il n'est pas certain qu'auditeurs et lecteurs y trouvent le même plaisir, tant il est vrai que, dans le domaine de la critique littéraire, on risque de n'éviter l'obstacle de la sèche analyse que pour tomber dans le piège de l'ennuyeuse énumération.

A vrai dire, le complexe d'infériorité que le conférencier éprouva soudain en face de son sujet, nous le ressentons fréquemment dans les séances de la Commission d'éducation ouvrière. Combien notre effort semble parfois médiocre! Et combien décevants ses résultats, en face de la grande tâche que s'étaient donnée les fondateurs de nos centres locaux et de nos bibliothèques ouvrières: permettre au travailleur intelligent d'étendre ses connaissances économiques et politiques, afin de pouvoir représenter dignement sa profession, diriger son syndicat, et surtout découvrir les chemins ardus de l'art et de la beauté!

Notre idéal serait de rendre populaires, c'est-à-dire accessibles au peuple, non seulement les auteurs classiques de l'antiquité et du grand siècle, mais les philosophes tels que Socrate et Platon, Sénèque et Marc-Aurèle, ou encore cet admirable Epicure, dont on a voulu faire un jouisseur, alors qu'il fut et demeure un modèle de bon sens et de mesure.

Ainsi seulement, par l'ascension vers les sommets de la pensée humaine qu'atteignirent — plus près de nous — Pascal et Bergson, le sens de la vie et de la mort serait compris par toute une aristocratie du travail, au lieu de demeurer le privilège d'une minorité

de possédants. Minorité infime d'ailleurs, dans notre pays tout au moins, où tant d'intellectuels semblent avoir traversé le collège classique et l'université sans réussir à faire ce que les Français appellent d'un terme si juste: leurs humanités.

*

Il vous semble peut-être que je me suis bien éloigné de mon sujet. Ce long préambule était pourtant destiné à faire comprendre notre désir de faire goûter au peuple tout entier les trésors de science et de littérature que l'invention géniale de l'imprimerie a permis et permet de transmettre de génération en génération.

Partant de ces prémisses idéales, que faut-il entendre par « écrivains du peuple »?

Ceux qui sont sortis du peuple?

Ceux qui sont devenus « populaires », en ce sens que leurs œuvres sont les plus connues, les plus lues de larges milieux des peuples de langue française, auxquels nous limiterons cette étude?

Ceux qui ont écrit ou cru écrire pour le peuple, c'est-à-dire dans un langage accessible au lecteur primaire ou moyen?

Ou ceux, enfin, qui se sont penchés sur la misère du peuple, sur la vie grouillante des bas-fonds des grandes villes, sur la peine des hommes ou sur leur espérance séculaire de mieux-être et de justice sociale?

Dans son numéro de septembre 1944, le « Bulletin » de la Guilde du Livre est un peu venu à notre secours. Pour nous présenter l'écrivain Henry Poulaille, M. G.-M. Bovay a tenté de faire la distinction entre l'écrivain « populaire » et l'auteur « populiste ».

Ayant rappelé qu'Eugène Sue était un gentleman du faubourg, par ailleurs filleul du prince de Beauharnais et de l'impératrice Joséphine, et Alexandre Dumas le fils du général Davy de la Pailletterie, et taxé Murger de faux réaliste, notre jeune critique oppose au pittoresque des faiseurs de romans-feuilletons le besoin d'écrire du fils d'ouvrier « en proie à une exaltation sociale dont seule une certaine forme de littérature pourra le délivrer: Pourquoi n'écrirais-je pas en argot puisque c'est la langue de mes pères? »

M'est-il permis d'avouer que cette classification sommaire ne réussit pas entièrement à me satisfaire? Déjà le terme de « populiste » — avec sa terminaison à consonance politique — ne me paraît pas définir assez clairement le genre de l'écrivain sorti du peuple et employant son langage pour dépeindre cette partie du peuple qui vit des métiers les plus pénibles et les plus misérables.

L'écrivain, le poète du peuple, me semble devoir être plus et mieux qu'un auteur se servant de l'argot pour faire parler les personnages du monde ouvrier qu'il met en scène.

*

Serrons de plus près notre sujet et commençons, si vous le voulez bien, par la poésie — « le langage des dieux » — qu'en dépit des musiciens, des peintres et des sculpteurs, la sagesse antique plaçait au premier rang des beaux-arts comme étant l'« expression la plus parfaite du beau et de l'idéal » (Quillet).

Tandis que dans les campagnes, dans les hameaux reculés du Valais et dans les fermes du Jura on écoute encore volontiers, à la veillée, les grands poèmes de Victor Hugo et de François Coppée, la jeunesse ouvrière semble ne plus guère avoir de penchant pour la poésie: les chansons de café-concert ont eu raison des fables ânonnées à l'école primaire sous l'égide d'un maître parfois indifférent. L'homme du peuple ignore donc jusqu'au nom de François Villon, le premier poète lyrique, et de Ronsard, le chef de la Pléiade du XVIme siècle. Les grands classiques du siècle suivant (Corneille, Racine et Boileau) lui restent inconnus. Tout au plus lui est-il resté un vague souvenir de quelques scènes du théâtre de Molière ou des meilleures fables de La Fontaine.

Dans l'œuvre immense de Victor Hugo, il est pourtant des pages où frémissent les enthousiasmes ou les indignations du peuple de France tout entier. Des Parnassiens (Verlaine, Vigny, Musset) l'on a pu dire avec raison que seul François Coppée est devenu populaire: Toute la candeur des humbles ne chante-t-elle pas dans les alexandrins de la « Grève des Forgerons » et de l'« Epave »? La « Chanson des Gueux » de Richepin — qui indigna si fort les vertuistes de son temps — n'a pas survécu à son époque, et le moyen peuple n'a en tout cas rien compris au symbolisme admirable, au point de vue artistique, de Baudelaire et de Rimbaud.

Le paysan trouvera plus facilement des poètes bucoliques dans les contemporains. Tandis que, mis à part quelques poèmes déjà désuets de Raoul Privat — que Montmartre proclama roi des chansonniers — nul poète français ne semble avoir su pleurer la misère humaine, en dehors de Jehan Rictus, l'immortel auteur des « Soliloques du Pauvre ».

Le travailleur moderne, en tout cas, reste insensible au surréalisme d'un P.-Jean Jouve et de la jeune école française. Le Lausannois Benjamin Romieux, dont vous avez peut-être entendu l'excellente évocation radiophonique diffusée le 1er mai, intitulée « L'Effort humain », est-il le précurseur d'une nouvelle école de poètes du travail? Nous nous plaisons à l'espérer.

*

Pour en venir aux écrivains du peuple, il va de soi que nous laissons délibérément de côté les économistes et les sociologues, de J.-J. Rousseau et son « Contrat social » à Léon Blum, en passant par Saint-Simon, Jules Guesde, Karl Marx, Bebel, Jaurès et Charles Naine, bien que toutes leurs œuvres aient été consacrées au peuple

et au régime politique propre à nous assurer, dans la justice sociale, l'« épanouissement harmonieux de la personnalité humaine » (statuts du P. S. S.).

Lorsque nous parlons d'écrivains, entre bibliothécaires de nos centres d'éducation ouvrière, nous songeons en premier lieu à ces romanciers auxquels le lecteur s'en vient demander l'évasion, l'oubli des préoccupations et des peines quotidiennes, autant et plus qu'un enrichissement de ses connaissances historiques ou philosophiques.

Dès lors, il est compréhensible que les grands classiques et penseurs d'autrefois, de Rabelais à Cervantes, de Bossuet à Montesquieu, de Pascal à Voltaire, restent le privilège d'une minorité de lecteurs pour qui la perfection de la forme et la subtilité du raisonnement l'emportent sur les dons imaginatifs de l'auteur ou le réalisme du conteur.

S'il nous fallait mesurer la « popularité » des écrivains au tirage de leurs œuvres, les auteurs les plus médiocres voisineraient dans notre classement avec des romanciers pleins de talent. Plusieurs générations ont littéralement dévoré les 257 romans d'Alexandre Dumas père (« Les Trois Mousquetaires », « Le Comte de Monte-Christo »), les feuilletons de Georges Ohnet (« Le Maître de Forges »), de Paul de Kock, de Michel Zévaco (« La Porteuse de Pain »), de Maurice Dekobra (« La Madone des Sleepings »), puis les premiers romans policiers de Maurice Leblanc (« Arsène Lupin »), ou de Conan Doyle (« Sherlock Holmes »).

Aujourd'hui encore, si l'on regarde aux kiosques des gares les titres des livres qui s'achètent pour partir en voyage, on verra, ces jours-ci, « L'Atelier des Trois Cadavres », « L'Espionne de Genève », ou « Le Squelettre a tout avoué »! Ce qui ne veut pas dire qu'il ne puisse pas y avoir de talent chez un spécialiste du roman policier tel que Georges Simenon (« Le Chien jaune »), bien au contraire.

Dans les milieux catholiques, René Bazin (« La Terre qui meurt »), Paul Bourget (« Le Disciple », « Le Divorce »), Jean de la Brète (« Mon Oncle et mon Curé »), Henri Ardel (« Mon Cousin Guy ») eurent leur période de gloire; mais on avouera que leur genre et leur style ont aussi rapidement vieilli que ceux de M. Henri Bordeaux (« La Neige sur les Pas », « La Robe de Laine »).

Alphonse Daudet et son « Petit Chose », Balzac et son émouvant « Père Goriot », Flaubert (« Madame Bovary »), Guy de Maupassant, ce roi des conteurs de France, sont-ils demeurés populaires? Il est peu de bibliothèques publiques, jusque dans nos plus modestes villages, qui n'aient pas conservé quelques volumes de leurs œuvres abondantes. Mais on y trouvera plus difficilement les romans-fleuve de Victor Hugo (« Les Misérables », « Notre-Dame de Paris ») ou d'Emile Zola (« L'Assommoir », « Germinal ») dont la pornographie n'enlève pourtant rien au talent du peintre des

masses. Zola: en voilà un, pourtant, qui voulut uniquement peindre la grande misère du peuple, tout comme Anatole France (« L'Orme du Mail ») a surtout répandu les trésors de son ironie et de son scepticisme souriant sur la société bourgeoise et intellectuelle de la seconde moitié du XIXme siècle. Même dans les œuvres où il s'est penché sur la question politique ou sociale (« Les Dieux ont soif », « Crainquebille »), Anatole France demeure le styliste parfait, aristocratique, aussi éloigné des écrivains dits populaires ou populistes que le calviniste genevois Robert de Traz l'est du grand rustique vaudois C.-F. Ramuz.

Au lendemain de l'autre guerre, le peuple affectionna tout particulièrement les écrivains qui mirent leur plume au service de la condamnation du grand massacre: Georges Duhamel (« La Vie des Martyrs »), Barbusse (« Le Feu »), Remarque (« A l'Ouest rien de nouveau ») et Andreas Lasko répondaient à notre grand espoir de désarmement universel. Quel chemin parcouru — à rebours — depuis lors! Il n'est que de suivre l'évolution de René Benjamin, depuis son « Gaspard » jusqu'à la chute dans l'idéologie fasciste et le collaborationisme...

Nous avons eu, certes, quelques bons écrivains pour dépeindre le labeur des ouvriers. Mais les livres de Pierre Hamp (« La Peine des Hommes », « Le Rail », « Les Métiers blessés ») n'ont pas l'ampleur des « Tisserands » de l'Allemand Gerhard Hauptmann, ni la vitalité des Américains Jack London et Sinclair Lewis. Combien, en revanche, Marguerite Audoux répond à notre conception de l'écrivain du peuple, avec sa « Marie-Claire » et « L'Atelier de Marie-Claire ».

Aucun auteur de langue française, à part le Roumain Panait Istrati (« La Vie d'Adrien Zograffi »), n'a cependant jamais égalé les écrivains russes (Dostoïevski et Tourguenev, Gogol et Maxime Gorki) dans le domaine du roman de mœurs où grouille tout un peuple, avec ses vices et ses passions, sa misère immense et sa mystique révolutionnaire!

Non, jamais des penseurs comme le Péguy de la période socialiste des « Cahiers de la Quinzaine », des doctrinaires comme Sorel (dont les « Réflexions sur la Violence » furent, nous dit-on, le livre de chevet de Mussolini), jamais Jacques Maritain, Jean Cocteau ou André Gide ne furent ou ne deviendront populaires. Pas plus, hélas! — et c'est bien dommage — que le génial Romain Rolland de l'épopée de « Jean-Christophe »!

*

Dans les auteurs contemporains que la Guilde du Livre nous rappelle ou nous révèle, trouverons-nous des écrivains du peuple? Sans doute, car Jean Giono, l'objecteur de conscience si discuté, laissera une trace dans notre époque tourmentée. Tailleur de pierre fruste et sincère, le « Diego » de C.-F. Landry est une réussite, et

cet écrivain romand, bien que n'ayant rien compris de la vie de l'ouvrier de fabrique ni du mouvement syndical (voir sa préface à la « Ronde des Métiers ») saura plaire aux classes moyennes par son éloge de l'artisanat. Tandis qu'Alice Rivaz, au contraire, réussit à fort bien exprimer le désarroi de notre jeunesse besogneuse.

Mais voici venir Henry Poulaille, auteur « populiste », puisque l'on veut donner cet adjectif au langage vert des faubourgs. Le « Pain quotidien » de l'ancien feuilletoniste de l'« Humanité » a plus de souffle, certes, que les deux livres de mon collègue Geiler, le mécano-conteur de l'« Express du Gothard ». Je me suis d'ailleurs laissé dire que la tentative des Jocistes français de faire écrire les jeunes ouvriers sur leur métier fut un échec lamentable: l'esprit souffle où il veut, le talent littéraire aussi — encore que le don d'écrire soit aussi une longue patience. Dans les jeunes de tendance communiste, Plisnier (« Faux Passeports ») et le poète Aragon ont certainement de l'avenir, de même que Vincent Couturier, André Malraux et Blaise Cendras.

*

Nous voici au terme de cette revue des poètes et romanciers de langue française. Je me rends bien compte de tout ce qu'elle a de sommaire dans ses appréciations, d'incomplet dans ses énumérations — surtout en ce qui concerne la jeune génération —, d'arbitraire peut-être dans son essai de classification. Il eût fallu pouvoir justifier certaines condamnations par une brève analyse des ouvrages ainsi éliminés de la bibliothèque du travailleur, illustrer notre choix par les plus belles pages des meilleurs écrivains du peuple, par la récitation de beaux poèmes susceptibles de rallumer la flamme littéraire dans les rangs de la génération montante.

Nous espérons néanmoins que cette étude sera, pour nos bibliothécaires, une sorte d'inventaire des trésors que renferment encore leurs rayons les moins utilisés. Elle avait aussi pour but de les convaincre qu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours, sortis du peuple ou penchés sur sa souffrance, des écrivains pour bercer la misère des hommes, pour fustiger leur sottise et pour exprimer leur éternel besoin de justice, leur incurable recherche du bonheur.